



HAL
open science

Fan Studies / Gender Studies : l'introduction du retour

Mélanie Bourdaa, Arnaud Alessandrin

► **To cite this version:**

Mélanie Bourdaa, Arnaud Alessandrin. Fan Studies / Gender Studies : l'introduction du retour. Fan Studies / Gender Studies : le retour, 2019. hal-02050062

HAL Id: hal-02050062

<https://hal.science/hal-02050062>

Submitted on 26 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FAN ET GENDER STUDIES : L'INTRODUCTION DU RETOUR

Mélanie Bourdaa

Arnaud Alessandrin

Il y a un an et demi sortait *Fan et gender studies : la rencontre*, premier volume de livres collectifs visant à révéler les imbrications, parfois directes, parfois sinueuses, entre études de genre et études de fans. La réception de cet ouvrage fut au-dessus de nos espérances. Nous avons décidé de prendre en compte les critiques qui nous ont été faites et de poursuivre les investigations sur cette rencontre entre théorie et méthodologie.

1. Après la rencontre

Nous introduisons donc ce livre en affirmant que ce dernier répond aux lacunes du précédent. Trois grandes critiques ont été adressées à cet ouvrage. Tout d'abord, sa dimension parfois (trop) technique. Pour travailler sur les questions de *pop culture*, il est évident que la question de la transmission est centrale. Quelque peu écartelés entre les traditions académiques et l'envie de partager ces recherches au-delà du cercle restreint des fans et des chercheuses et chercheurs en *gender studies*, nous avons opté, dans ce volume, pour des textes plus souples dans leur forme, plus courts aussi. La hiérarchisation entre savoirs profanes et savoirs savants s'émiette, se dilue lorsque l'on parle de *fan studies*, encore plus lorsque l'on parle d'un point de vue, d'un point de vie de fan. Il est parfois difficile d'adopter la bonne posture, car le chercheur analyse souvent une communauté et des pratiques qu'il connaît parfaitement. Avec l'interview traduite de Louisa Stein, nous espérons tendre un pont supplémentaires entre les espaces de production des savoirs et des émotions faniques.

La seconde critique qui nous fut formulée, tient des médias choisis pour l'analyse : les séries et la musique principalement. Et il est vrai que ce premier volume s'est cantonné à des champs médiatiques serrés, non par sélection, mais du fait du hasard des rencontres. Pour ce volume, nous travaillons à des pas de côtés en donnant la parole à la littérature, la bande dessinée, l'éducation par le numérique, les jeux vidéo ou le cinéma. Il s'agit d'élargir les zones de porosité, entre questions de genre et pratiques et analyses de fans, à d'autres horizons. Disons-le d'emblée, certaines thématiques n'ont pas pu être abordées, faute de temps. Nous aurions par exemple souhaité soumettre aux lectrices et aux lecteurs des travaux sur les conventions ou bien encore le *crossplay* : mais qui sait, un troisième volume verra peut-être le jour ?

Enfin, et ceci nous tient particulièrement à cœur, la question des identités des fans a été interrogée : pourquoi avoir mis l'accent sur les questions de genre au sens des rapports femmes-hommes et des questions LGBTIQ+ (lesbiennes, gays, bissexuelles, trans, intersexe, queer et autres) et, en creux, pourquoi ne pas avoir donné plus de place aux notions intersectionnelles que peuvent être les questions de corpulence, les phénomènes

d'invisibilisation ethnique, qui croisent aussi les questions de genre. Pour être honnêtes, il n'est pas certain que nous soyons parvenus à combler cette lacune dans le présent volume. Pourtant, les questions identitaires sont au cœur de nos sociétés contemporaines. Pour le dire aussi : nous sommes dans une société des identités.

2. Identités et activisme fan

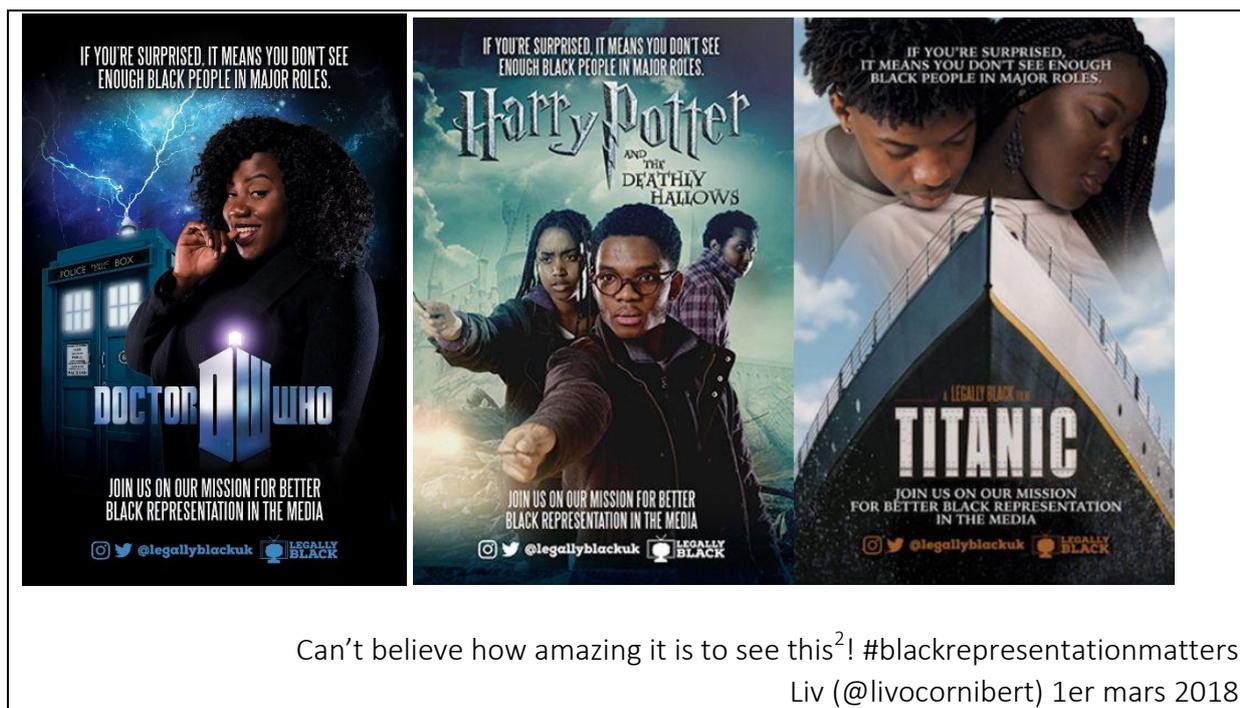
On ne saurait faire l'économie des questions identitaires dans l'analyse des relations interindividuelles, institutionnelles ou biographiques. Le hashtag #representationmatters (les représentations comptent) en est un exemple flagrant. Les questions de masculinité, de racisation, d'invisibilisation ou d'instrumentalisation des minorités sont une des pulsations du débat actuel en termes de réception comme d'action des fans et des minorités. C'est dire combien les *fan studies* sont un mètre étalon pour penser les tensions du contemporain, en matière de représentation bien évidemment, mais aussi de résistances, de créativité, d'influence, de passivité parfois face au poids des normes, mais, quoi qu'il en soit, un mètre étalon pour évaluer nos rapports à ce monde qui se joue parfois des identités, des cultures, des minorités.

The 2018 Where We Are on TV report found a record-high percentage of LGBTQ series regulars on broadcast television¹. #RepresentationMatters
— GLAAD (@glaad) 25 octobre 2018

Et on sait combien se voir sur le petit écran est capital quand on est issu-e d'une minorité. #RepresentationMatters
Komitid (@komitid_fr) 26 octobre 2018

Vous savez ce qui est chouette ? Cet ado noir dans mon RE qui sort son exemplaire tout neuf d'un *comic Black Panther* pour le lire tout de suite, qui le montre à l'adulte qui l'accompagne et en discute avec lui. #RepresentationMatters
Yasmina Cardoze (@YasminaCardoze) 20 octobre 2018

¹ Le rapport « Where we are on TV » (où sommes-nous à la télévision ?) de 2018 enregistre un pourcentage record de personnages LGBT réguliers dans les séries télévisuelles.



I want to see #fat #girls in movies play a role that isn't comedic³. #representationmatters
Eiros (@oncoming__storm) 14 févr. 2016

Mais il aura fallu du temps pour que les cultures faniques et les identités des fans soient ainsi envisagées. Bien au contraire, elles ont longtemps été marginalisées et déconsidérées comme étant l'émanation de récepteur hors de contrôle.

3. Reconsidérer les fans

Les stéréotypes qui sont toujours véhiculés dans les médias montrent les *fangirls* comme hystériques et les *fanboys* comme obsessionnels. La culture juvénile qui entoure le stéréotype du fan contribue également à la déresponsabilisation des actes et des opinions des fans, ainsi qu'au déclassement de leur propre culture (peut-être même à l'intériorisation de cette hiérarchie entre culture solide et culture futile). Cependant, les fans sont bien plus que cela : ils partagent un fort sentiment d'appartenance en s'inscrivant dans une ou des communautés : le *fandom*. Ils sont également des producteurs de contenus et de sens à travers la création d'activités (écriture de fanfiction, montage vidéo ou artistique par exemple) et à travers un engagement civique, un activisme qui leur fait défendre des causes sociales, culturelles et politiques. Bien entendu, il y a divers degrés d'engagement dans la communauté mais les fans sont des récepteurs experts, actifs, producteurs. Leurs paroles et témoignages sont non seulement légitimes mais bien souvent experts. L'image du fan hystérique, adolescent et erratique, est totalement péjorative et souvent (trop) véhiculée par les médias. Les fans sont encore une fois actifs et actives dans leur réception et leur

² « Je n'en reviens pas. C'est fantastique de voir ça ! »

³ « Je veux voir une femme grosse jouer dans un rôle qui ne soit pas comique. »

compréhension des enjeux sociaux et politiques, le *fandom* cristallisant pour eux dans bien des cas, un lieu d'appartenance, de conscientisation et d'action.

Bien entendu, être fan relève d'une passion. Mais ce qui est important pour les fans, et nous avons pu le mesurer lors d'études sur les fans de *Battlestar Galactica* ou encore de *Supernatural* et *Grey's Anatomy* dans le précédent volume de *Fan et gender studies*, c'est d'appartenir à une communauté, qui sera pour eux un lieu de sécurité. Un lieu du « commun » où les registres d'importance, les éléments de vocabulaire, les représentations sont partagées. Dans cette communauté, ils pourront échanger, discuter de leurs créations, leurs avis, leurs déceptions aussi, et donc créer des liens d'amitié. Pour eux, cette communauté constitue une famille. Naturellement, la quête identitaire est également une question fondamentale puisque cette identité se construit collectivement à travers la communauté et individuellement à travers l'appartenance. La construction collective se fait par la recherche d'un nom, qui leur permet de s'identifier et d'exister socialement (les *Little Monsters* pour Lady Gaga, les *Arrowheads* pour Arrow, les *PotterHeads* pour Harry Potter etc.). Les processus d'identification ne sont pas non plus absents. Comme nous avons pu le voir avec Beyoncé ou Madonna, des caractéristiques identitaires peuvent accompagner des carrières de fans autour d'une même figure, de même qu'une carrière féministe. Évidemment, comme dans toutes les familles, il y a des déchirements. Mais certainement pas assez pour cristalliser la figure unique du fan excité et hystérique, fatalement déconnecté des questions sociales.

Nous le savons, les communautés de fans existent depuis très longtemps. Déjà les fans de Sherlock Holmes se réunissaient en sociétés pour débattre des livres de Conan Doyle et de leur héros favori. Puis les fans de SF ont créé les fanzines et développé les conventions. Mais internet a amplifié le mouvement et la visibilité des communautés de fans. Les réseaux sociaux leur permettent d'être visibles dans la sphère publique, de se rassembler plus facilement à l'aide de hashtags spécifiques et de mener des actions collectives d'engagement civique (comme après la mort de Lexa, personnage lesbien, dans l'épisode 7 de la saison 3 de *The 100*, lorsque les fans ont décidé de lever des fonds pour l'association The Trevor Project qui aide les jeunes LGBTQ qui tentent de se suicider). Internet contribue également à l'essor de ce qui est parfois nommé la « fan attitude », en ce sens qu'il mondialise les réseaux et augmente la densité des échanges.

On objectera que certain.e.s admirateur·ice·s ont parfois des propos très virulents envers des personnes qui n'aimeraient pas leur idole. Les fans sont-ils les justiciers des stars, des séries ou des films ? C'est en effet un procès que l'on fait aux fans. Un phénomène nommé le *toxic fandom* (Proctor, 2018), que nous n'aborderons pas dans ce volume, se développe et a trait, souvent, à la masculinité (Hills, 2018). Des exemples comme le #GamersGate, les critiques directes racistes et sexistes envers Kelly Marie Tran (traitée en partie dans un chapitre de ce volume) ou bien celles envers la version féminine de *GhostBusters*, témoignent du côté sombre des communautés de fans qui s'exacerbent avec les réseaux sociaux et Internet. Mais il convient de souligner que ce type de comportement n'est absolument pas circonscrit au monde des fans. Il suffit d'observer nombre d'événements médiatiques et collectifs (comme les élections présidentielles ou certaines émissions télévisées) qui nous montrent combien les

échanges peuvent être virulents notamment en politique, ainsi que d'autres exemples comme les débats autour du « mariage pour tous », pour saisir que ce qui se joue là n'est pas propre aux fans. Il s'agit, en réalité, de confrontations de groupes. Or le groupe se façonne justement en incluant et en excluant. On ne peut néanmoins pas nier les phénomènes fascinatoires qui demeurent dans les pratiques de certains fans ou plutôt d'admirateurs. Là encore, la figure titulaire que peut représenter une star dans un *fandom* rend sa défense centrale car c'est de son statut que dépend, toujours en partie, n'idéalisons rien, la solidité du groupe. Le *bashing* n'est donc pas une arme nouvelle. Ce qui la rend particulière à notre monde contemporain c'est la rapidité avec laquelle elle se déploie (Twitter, Facebook...) et la densité des échanges qui s'y accolent (commentaires partages...). De ce point de vue, internet a déplacé les relations de conflits. Le cas du cyber harcèlement est en un exemple flagrant. Mais les fans sont-ils ces fanatiques qui se déchirent ? À bien y regarder, la place que prennent les fans sur les réseaux sociaux, notamment celles et ceux qui défendent des causes, se situe également du côté des cyberharcélés.

La figure du fan et les cultures faniques sont donc encore porteuses de fantasmes et de stéréotypes difficiles à déraciner. Nous allons, dans ces pages, déployer autre chose que ce cela : une analyse respectueuse des cultures faniques, une réflexion méthodologique sur la place des fans experts et un élargissement des domaines d'observations que sont la lecture ou les jeux vidéo.

4. Le retour

Pour inaugurer le présent volume, nous avons donné carte blanche à Hélène Breda, pour une préface que vous avez déjà pu découvrir. Elle poursuit la discussion entamée dans le premier volume en s'interrogeant notamment sur la queerisation des représentations et sur la réception des fans. Le premier chapitre porte sur ce qui lie les fans, les pratiques de lecture et les questions de genre. Il s'ouvre sur un article de Nicolas Labarre intitulé « Incorporer les fans dans le *comic book*, l'exemple de Matt Fraction ». Absent du premier tome, l'univers de la bande dessinée est ici réinjecté. À la suite de cet article, un entretien croisé entre Anne Cordier et Émilie Lechenaud a été réalisé afin de mettre en perspectives les questions éducatives et les formes contemporaines de lectures, notamment de mangas.

Le second chapitre porte quant à lui sur les jeux vidéo. Pour cela nous avons demandé à la spécialiste du couple « genre et jeux vidéo », Fanny Lignon, de nous indiquer les résistances et les transgressions à l'œuvre autour des normes de genre dans l'univers du jeu vidéo. Marion Coville (Moossye) et Clémence Moreau (Zora Killerqueen), Céline Bouënnec (Izawenn), Sam Thiounn et Alice poursuivent cette analyse dans un second article portant lui aussi sur l'usage genré des jeux vidéo, que la chercheuse met en écho avec les ateliers qu'elle mène autour de ces questions. Comme pour l'entretien autour de la lecture, nous souhaitons porter ici un véritable discours de décloisonnement des savoirs, des expériences et des expertises.

Un troisième chapitre tente, lui, de combler les manques du premier volume en traitant de l'équation « fans et cinéma ». Deux articles sont consacrés à cette thématique. Le premier, de Marie Feitera s'intitule « Power ! Unlimited power ! : réception du trope de la Mary Sue dans *Star Wars : Le réveil de la force* » et interroge l'analyse antisexiste dans la réception des fans de *Star Wars*. Un second article de Julie Beaulieu se penche quant à lui sur le *New Queer Cinema* étatsunien. Intitulé « Chassé-croisé entre une communauté, sa représentation écranique et son public », il explore lui aussi les marges de la réception cinématographique.

Nous terminons cet ouvrage par une conclusion sous forme d'un entretien traduit de Louisa Stein. La visée de cet article, à la fois biographique et théorique, est de répondre à ces interrogations théoriques et méthodologiques quant au traitement des questions de fans... lorsqu'on est soit même fan et féministe. Au lieu de prétendre à une distance complète avec son objet d'étude, Louisa assume sa fusion. Une manière d'encourager les futur.e.s étudiant.e.s à s'inscrire encore d'avantage dans ce champ, sans craindre une illégitime totale.